ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Marc Ollivier

Le 22 novembre 2018

Discours de bienvenue
de Monsieur Marc Bélit,
Président de l'Académie de Béarn

Notre assemblée académique est composée d'hommes et de femmes de tempéraments divers et de parcours singuliers, c'est qui la rend représentative de la société toute entière. Certes, elle n'en est pas encore tout à fait le reflet exact, mais elle y tend. C'est même la raison pour laquelle, nous cherchons à y accueillir des personnalités différentes les unes des autres tant par le genre que par le caractère et le parcours professionnel.
Avec M. Marc Ollivier, nous accueillons à l'évidence un homme de caractère et de tempérament dont la vie et le parcours professionnel témoignent.

Dirais-je que né à Mont de Marsan il a grandi sur une terre de Rugby dont les héros étaient les frères Boniface qui avaient la même aura et le même attrait que les grands footballeurs aujourd'hui pour nos enfants. Et même s'il est le plus souvent « resté derrière les lignes » comme il dit, il a joué à l'ouverture et aux ailes au stade Loustau. Ouverture et ailes, il n'en fallait pas davantage pour nous séduire car si on ramène ces dispositions au

domaine de l'esprit, c'est bien ce qu'il nous faut : ouverture sur le monde et mouvement en avant.
Ce caractère sportif ne se démentira pas en ce qui concerne Marc Ollivier qui deviendra assez tôt, sinon un grand pyrénéiste (à ce qu'il dit), du moins un grand randonneur et un regardeur de la montagne qui sait voir ce qu'il y a à voir. N'était-il pas posté en quelque endroit de la vallée d'Ossau le jour où le nouveau ministre de l'écologie fit livrer par hélicoptère une oursonne pleine qui lui fit face à une centaine de mètres avant de s'enfuir dans les fourrés. Nous avons là, messieurs et mesdames, l'homme qui a vu l'Ours et nous, nous pourrons dire que sommes les hommes qui avons vu l'homme qui a vu l'ours. Ce qui en nos contrées vaut référence.

Grand lecteur des pyrénéistes et en particulier de Franz Schrader explorateur et savant du XIX° siècle, amoureux de la montagne qui écrira : *«D'où vient l'émotion qui nous saisit à la première vue lointaine d'une chaîne montagneuse ? Ce linéament d'un bleu pâle, ponctué de blanc pur, à peine différent d'un nuage, pourquoi produit-il sur nous une impression si particulière ? Souvent les illusions prennent l'aspect de la réalité ; ici, c'est l'inverse : la réalité prend l'aspect de l'illusion. Fondue dans le bleu du ciel, presqu'invisible à force de pâleur, c'est la dentelure des Pyrénées ».* Interrogé sur cette passion de la montagne, Marc Ollivier dira : « c'est un monde qui n'est pas fait pour l'homme, un monde hostile et primaire d'une grande beauté naturelle vers lequel je me dirige dans tous les moments importants de ma vie ».
Il n'est sans doute pas le seul, mais cette confidence vaut notre sympathie.

Pour autant, Marc Ollivier n'est pas seulement un sportif et un amoureux de la montagne, c'est aussi un intellectuel au parcours impeccable : Sciences Politiques et Droit à Bordeaux à l 'époque de Maurice Duverger, ENA ensuite, une formation qui le propulsera vers le service public et la politique. Trajectoire classique de nos élites. Combien sont-ils à avoir ainsi profité des dispositions crées en 1945 pour démocratiser à la haute fonction publique de l'État, avant de devenir cette « Énarchie » dont Pierre Bourdieu disait qu'elle était devenue la nouvelle « noblesse d'État ». Reste que la France ne serait pas ce quelle est sans ce corps de hauts fonctionnaires qui souvent devinrent des politiques et même des présidents de la République. C'est donc à ce corps, comme certains de nos collègues ici qu'appartient Marc Ollivier. Rien d'étonnant alors que son parcours oscille entre le service public et la recherche du suffrage démocratique. Directeur de cabinet à la préfecture de Colmar, puis sous-Préfet à Bayeux, il choisira de revenir dans les Pyrénées Atlantiques pour y faire carrière. Raison pour laquelle il s'est constamment trouvé à côtoyer la politique et ses tentations démocratiques. Nombreux sont ceux qui savent que la passerelle est étroite entre ces deux

domaines et qu'il suffit d'y trouver un passeur pour se retrouver d'un côté ou de l'autre. Le jeune Marc Ollivier ne le trouva pas semble-t-il en politique, c'est pourquoi après s'être essayé au suffrage public dans les Landes, il se tourna vers les cabinets des exécutifs départementaux à notamment dans les Pyrénées Atlantiques où il sera conseiller des présidents successifs avant d'être directeur général des services. Là, il rencontrera des hommes avec lesquels il pourra faire un bout de son chemin. C'est dire s'il connaît bien les lieux où nous sommes réunis. Du reste l'un de ces derniers l'apprécia tellement qu'il lui demanda de l'accompagner au ministère de l'Éducation nationale en 1995.
De ces périodes Marc Ollivier parle avec passion et parfois avec une pointe de regret comme s'il n'avait finalement pas fait la grande carrière à laquelle il aspirait. Comme s'il lui restait comme un regret de la politique. C'est lui qui fait cette confidence : « je suis toujours arrivé au moment où ça finissait, comme Fabrice à Waterloo ». C'est là, l'une des composantes de son caractère : assez passionné pour s'engager, toujours lucide par rapport aux conditions et au moment. Tout le monde ne connaît pas dans sa vie publique, ce qu'on a appelé récemment : « l'alignement des planètes » et les Grecs savaient la chance que représentait le « Kaïros », ce petit dieu de l'opportunité qu'il faut savoir saisir par les ailes au moment où il passe.

Faut-il pour autant le suivre sur cette confidence lorsqu'on voit le parcours qui a été le sien et n'est-ce pas plus profondément que deux choses se combattent en lui, le goût de l'action et celui de la réflexion. Car Marc Ollivier est un esprit plutôt spéculatif, un intellectuel qui aurait aussi bien pu se tourner vers l'enseignement et la recherche, quelqu'un qui avoue son goût pour les cours magistraux. N'a-t-il pas entrepris un travail sur Montaigne qui donnera sans doute un jour quelque ouvrage. En lui se combattent donc l'élan de ces deux chevaux dont parle Platon dans le mythe de l'attelage ailé qui se trouve raconté dans le « Phèdre ». L'un tire vers le ciel, c'est l'âme, l'autre tire vers le sol, c'est le corps, l'un est attiré vers les idées intellectuelles, l'autre tire vers l'action : la réalité rugueuse de la nature et des hommes, mais c'est précisément cette double tension qui lorsqu'elle est équilibrée assure la juste trajectoire. On peut y voir l'allégorie de la politique puisque Platon nous dit que, malgré ses pesanteurs « *La nature a doué l'aile du pouvoir d'élever ce qui est pesant vers les hauteurs où habite la race des dieux»,* ce qui revient à dire qu'il y a un véritable épanouissement dans la politique lorsqu'elle s'avise de rendre la justice aux hommes. Pour avoir vécu dans sa proximité et s'y être épanoui, je dirais à Marc Ollivier que son char n'a pas été si mal mené qu'il veut bien le dire. Car il est des pessimistes lucides qui n'ont besoin que d'une chose, qu'on les comprenne et les conforte.

Mais quoi, la vie n'est pas faite que de parcours solitaires, elle passe aussi par ce que Georges Gurdjieff appelait : « la rencontre avec des hommes remarquables », et il n'en a pas manqué dans votre vie. Entré au cabinet de François Bayrou, vous y avez conduit des travaux d'infrastructures sur l'aménagement du territoire, vous êtes rentré dans le corps de l'Inspection générale avec la responsabilité de la tutelle des Lycées français à l'étranger dont vous confessez que ce fut un « joyau », vous avez mené des audits dans les universités. Sur le plan régional, vous avouez une vraie passion pour l'aménagement du territoire que vous aurez pu assouvir auprès du maire de Biarritz M.Didier Borotra. C'est même là que vous avez pu mettre en œuvre votre passion pour le patrimoine en préservant la côte Basque de l'appétit des promoteurs, créant ainsi à votre initiative, une des zones de patrimoine urbain puis rural protégées et règlementées. Car vous savez aussi bien que le sage chinois que si la maison appartient à son propriétaire, sa façade appartient à tous. Ainsi la vue d'une ville depuis la mer comme depuis la terre est un patrimoine commun sans que nous en possédions autre chose que la vue. Quel promeneur du boulevard des Pyrénées penserait le contraire.
Rien d'étonnant donc que le moment de la retraite venu, on vous trouve publiant aux éditions du Festin ce dernier livre : « Curiosités et merveilles de Pau et du Béarn » montrant par là que si le Patrimoine vous intéresse, le détail du vernaculaire, celui où se niche la vie la plus modeste vous intéresse tout autant.

Vous êtes comme ces écrivains voyageurs qui découvrent le monde, et ayant l'œil, vous savez nous montrer l'inconnu qui peut nous parler sous le connu qui nous distrait. Au fil de cette randonnée urbaine (qui par parenthèse fait un parfait guide de visite pour tout un chacun d'ici et d'ailleurs), vous savez flâner, observer, décrire, raconter Pau bien sûr, mais Lescar, Lacommande, Morlane, Oloron, variant le registre de l'érudition avec l'humeur du temps et la votre propre. Il y a de l'ingénieur, du responsable d'aménagement dans vos descriptions, mais aussi du poète, du rêveur qui sait s'attarder sur un pignon, sur la courbe d'un toit et la couleur de ses ardoises.
Vous ai-je fait le portrait d'un homme sévère ? son apparence parfois pourrait le faire croire, mais voyez son sourire et vous saisirez ce qui se cache de sensibilité derrière cette mine sévère de haut fonctionnaire d'autorité.

Et puis, il y a autre chose qui mérite attention, c'est votre désir de rejoindre l'Académie dont nous avons senti tout de suite qu'il est profond et sincère, votre joie d'avoir été élu au sein de cette assemblée transparait dans ce propos qui m'a touché lorsque vous m'avez dit lors de la présentation que je faisais de votre livre : « oh, je ne vais pas me présenter comme haut

fonctionnaire à la retraite, mais comme « Membre de l'Académie de Béarn ». Cette seule observation suffirait à vous reconnaître comme l'un des nôtres mais elle m'amène aussi à une réflexion sur notre assemblée.
Etre membre de l'Académie de Béarn est non seulement un titre et un honneur, mais c'est bien davantage, c'est être dépositaire d'une part de civilisation. Vous remarquerez que je ne dis pas de culture, ce qui tombe sous le sens, mais de civilisation, en ceci que par un bout elle tient à la grande histoire par son peuple et de l'autre par son Roi, ses Rois devrai-je dire, mais le premier a pour l'histoire de France davantage d'importance que le second. François Bayrou déclare à qui veut l'entendre que le Béarn a été un État depuis bien longtemps et qu'à ce titre il a connu et exercé la souveraineté. Certes nous savons depuis Rousseau au moins et les Romains avant lui que celle-ci vient du peuple, et que c'est elle qui en fonde le caractère. Tout observateur du caractère Béarnais en fera la remarque. Et ceci, bien que les observations démographiques tendent à nous montrer que bientôt il y aura dans les Pyrénées Atlantiques davantage de gens qui sont venus y vivre que de gens qui en sont originaires. Comme Paris du reste et d'autres grandes villes : tropisme solaire, qualité de vie, pureté de l'air disaient les Anglais qui venaient y séjourner, beauté des paysages et tant d'autres qualités que vous avez mieux que personne su décrire. Raison de plus de célébrer ce que j'appellerai « l'authenticité du séjour en cet endroit du monde» laquelle se manifeste par les preuves qu'on donne de son attachement aux lieux par des œuvres ou des actions.
Les œuvres, à mes yeux ne sont pas rien et l'Académie a connu dans son sein, nombre d'écrivains et de poètes. Tous les Académiciens n'ont pas publié, tous n'ont pas eu la même importance, mais tous attachent une importance considérable à l'écrit, à la trace et à l'archive. C'est pourquoi nos conférences, nos discours font l'objet de l'édition d'annales qui un jour, pour quelque chercheur, seront une source importante de la nature des échanges intellectuels et sociaux de ce Béarn où nous vivons en ce début de siècle et au siècle dernier, voire avant si on veut les faire remonter à l'origine de l'Académie.
Le fait en outre que nous portions tous cet insigne qui évoque Marguerite de Navarre n'est pas non plus indifférent à ce que nous sommes : « amoureux des arts et des lettres », vieille tradition française. Vous savez bien sûr puisque vous y avez mené inspection que l'amphithéâtre d'une des plus grandes institutions intellectuelles de France, le justement nommé : Collège de France où les plus grands esprits du pays donnent des cours porte le nom de Marguerite de Navarre. Les signes sont nombreux qui nous apparentent à cette ambition qui est celle de rassembler autour des lettres et des arts.

En entrant à l'Académie cher Marc Ollivier, vous vous inscrivez dans une

lignée, ce qui crée une responsabilité et un devoir : transmettre du mieux possible et continuer une histoire. Transmettre et continuer, c'est là notre tâche. Nous allons bientôt fêter le centenaire de la renaissance de l'Académie de Béarn en 1924. Il sera temps alors de mesurer les pas des hommes qui ont transmis ce flambeau et de mesurer cette marche. Jamais elle ne s'est interrompue depuis, malgré les tempêtes et les vicissitudes ou les difficultés du chemin. Vous êtes un marcheur, cela tombe bien, je ne veux pas dire par là que vous êtes « en marche », mais que vous connaissez la route. Et venant reprendre le fauteuil laissé par Pierre Minvielle dont la maladie nous avait empêché de célébrer son intronisation comme il convenait, et qui avait manifesté cette volonté touchante à nos yeux, que la médaille de l'Académie lui soit remise sur son cercueil. Vous voilà dans le sillage des pas d'un homme qui a parcouru le monde des cimes et des profondeurs, ces profondeurs qui le fascinaient tant il y avait trouvé les signes des origines de l'homme et les traces de son premier langage, les glyphes et les peintures rupestres.

Voilà donc votre tâche cher Marc Ollivier : reprendre la marche dans les pas d'un autre, passer une parole que d'autres reprendront. Nous le faisons tous à notre façon et j'ai le sentiment qu'en vous accueillant l'Académie aura trouvé quelqu'un sur qui compter tant elle a besoin de volontés réunies pour tendre vers le même but.
C'est pourquoi en ce jour, je suis heureux de vous remettre le cordon de soie avec l'insigne de la marguerite, qui est l'emblème de notre Académie.

****

Discours de remerciements de Monsieur Marc Ollivier, nouvel académicien

Mesdames,
Mesdemoiselles,
Messieurs,

Je veux d'abord remercier Marc Bélit, pour les propos aimables tenus sur mon compte ; et dire aux membres de cette éminente compagnie que je suis honoré de les rejoindre.

Je suis particulièrement sensible au fait que cette réception ait lieu ici, dans ce Parlement de Navarre qui constitue le lieu géométrique d'où partent bien des fils de ma vie, depuis que j'ai posé mes bagages à Pau au milieu des années 80.

Ces lieux évoquent pour moi la mémoire d'hommes aujourd'hui disparus, qui présidèrent le Conseil Général, et avec lesquels j'ai eu l'honneur et le plaisir de travailler : la figure quasi-paternelle du premier, Franz Duboscq, qui m'a recruté et a ainsi déterminé largement ce qui allait suivre. Autant le personnage était rond, autant son successeur semblait froid : Henri Grenet avait quelque chose d'*El Viti*, grande figure de la tauromachie des années 60 ; il en avait l'impassibilité, et aussi le coup d'épée très sûr (j'en ai vu beaucoup dans cette salle éviter de l'affronter, de peur d'y laisser, au moins, les oreilles).

J'ai eu l'occasion de découvrir, ici, des personnalités que j'ai appréciées et qui m'ont beaucoup appris.

Le premier, alors tout puissant président de la commission des finances, Didier Borotra, que j'ai suivi comme conseiller lorsqu'il a conquis de haute lutte la mairie de Biarritz. Je ne pouvais imaginer alors que s'ouvrait une période de collaboration étroite et confiante qui a duré presque vingt ans.

Le deuxième, François Bayrou, tout juste élu conseiller général, dont l'étoile commençait à briller, et qui, devenu ministre, m'a appelé à le rejoindre à son cabinet ; et c'est ainsi que j'ai exercé une bonne moitié de

ma carrière professionnelle dans un secteur auquel je ne m'étais initialement pas destiné : celui de l'éducation, de l'enseignement supérieur et de la recherche.

J'ai eu aussi le plaisir de faire ici la connaissance d'un tout jeune président de la Commission des affaires économiques, je veux parler de notre confrère, Jean Arriau.

« *La vie est variable aussi bien que l'Euripe* » nous dit le Poète. Elle est faite de rencontres (celles-ci furent heureuses). Elle comporte aussi pas mal de bifurcations : on choisit d'emprunter un chemin, sans réellement savoir où il conduit. Dans ce que la vie a ainsi d'indéterminé, les Anciens voyaient non pas, comme nous, le fruit du hasard, mais l'ouvrage des Parques, ces filles de Zeus, chargées de distribuer aux hommes leur part de bonheur et de malheur : l'homme a l'impression qu'il tire les ficelles, mais ce sont ces fileuses qui les déroulent, et, à la fin, les coupent...

Si vous vous tournez vers ces grandes baies, par lesquelles on aperçoit les montagnes, vous comprendrez mieux pourquoi j'utilisais, il y a un instant, le terme de « lieu géométrique » pour qualifier cette salle solennelle.

Je dois dire ce que mon attachement à Pau doit à cette proximité, et la passion de jeunesse qu'a réveillé chez moi le panorama des Pyrénées, tel qu'on peut le découvrir, vu d'ici.
Je comprends l'illumination que provoqua la découverte de ces montagnes, depuis le Boulevard, chez un jeune bordelais venu à Pau rendre visite à ses cousins Reclus ; je fais référence ici à Franz Schrader.

« *A quoi tient la beauté des montagnes ?* » s'interrogeait-il, bien des années plus tard, dans un discours prononcé devant le Club Alpin Français. L'excursionniste que je suis lui sait gré d'avoir mis des mots sur ses impressions.

Dans ce texte profond et riche, je piocherai juste une des réponses qu'il apporte à la question : « *Nous nous sommes éloignés de la nature ; notre vie s'est enfermée dans un tissu de nécessités factices qui peu à peu nous enveloppent, nous enserrent, étouffent notre nature première, voilent les rapports qui nous liaient à l'ensemble des choses [...]. Sous le poids de ces entraves, la vie peu à peu se rétrécit, s'ankylose, se fait artificielle et fausse. Mais l'habitude, la seconde nature, n'arrive guère à tuer complètement la nature première, le fond de notre être. Nous ne vivons que par les parties de nous-mêmes qui sont encore susceptibles de joie, d'admiration, d'enthousiasme, de respect, de communion avec les choses universelles. Si*

*nous supprimions ces choses, nous supprimerions toute vie. Tout au plus pouvons-nous les oublier, les remplacer par l'ambition, l'avidité, la soif que rien n'apaise, la vanité que rien ne satisfait. Et puis voilà que de loin nous apercevons une montagne ! O la bienfaisante apparition ! Elle réveille en nous, sous l'homme utilitaire ou médiocre, l'être simple qui s'est conservé en nous à notre insu. Elle rapetisse le cadre journalier de notre vie par son immensité, elle se hausse bien haut au-dessus de notre existence quotidienne. Sa vie secoue toutes nos habitudes immédiates, fait vibrer des fibres qui ne vibrent presque jamais, réveillent des impressions vieilles de milliers d'années et cependant toujours jeunes, toujours fraîche*s. »

Schrader incarne le parfait exemple du pyrénéiste tel que l'a défini Henri Béraldi : apte à « *savoir à la fois ascensionner, écrire et sentir* ».

Cette combinaison d'aptitudes – et d'attitudes -, on l'a retrouve dans la vie et l'œuvre de celui auquel j'ai l'honneur de succéder à ce fauteuil : Pierre Minvielle.

D'ailleurs, comme un clin d'œil à Béraldi, il résume sa conduite de vie par un triptyque, à savoir : « *voyager, lire, écrire* »

Pierre Minvielle est d'abord un homme attaché à ses racines. Il voyage beaucoup, mais à la fin de chacun de ses périples, il retourne à la source de la lignée, à Pau où il pousse même la fidélité à l'esprit de famille jusqu'à continuer à habiter l'appartement qui fut celui de son père Paul, et celui de son grand-père, Clément, qui tint une pharmacie au 10 de la place qui était alors celle de la Nouvelle-Halle (l'actuelle place Clemenceau).

Ce voyageur est un homme de plume prolixe. Il laisse une production d'ouvrages tout à fait considérable. Entre son premier livre qui date de 1967, consacré à l'histoire de la spéléologie et intitulé « *la conquête souterraine »*, et son dernier, « *Le roc et le signe* », édité un an avant sa mort, il en publiera un nombre impressionnant.

Les guides occupent une place notable dans sa production. D'abord les guides touristiques, ceux consacrés à la Turquie ou à l'Espagne. « *Le Guide des merveilles naturelles de la France* », dont il coordonne la rédaction, atteindra un tirage à rendre jaloux beaucoup d'auteurs ici présents : 1 million 200 mille exemplaires ! La publication de ces ouvrages est assurée par de grandes maisons d'édition parisiennes, qui, pour certaines, lui confient la responsabilité de collections ; c'est le cas de Fernand Nathan pour la série des « *Guides Minvielle du randonneur* » ; ou encore de Larousse avec la collection « *Monde et Voyages* ».

Le montagnard qu'il est consacre, bien entendu, une part notable de son activité éditoriale aux montagnes. Il ne se contente pas d'écrire des ouvrages généraux, du genre didactique, sobrement intitulés « *les Alpes* », « *les Pyrénées* » ou « *Les Pyrénées des 40 vallées* ». Membre du comité directeur du Club Alpin Français, il dirige la rédaction de la revue que le Club publie sous le titre « *La Montagne et Alpinisme* ». Et c'est lui qui fonde à Pau le festival *Image Montagne* qui a fêté cette année son trentième anniversaire.

Cet auteur hyperactif est un polygraphe, étonnant par la variété des sujets traités qui révèlent l'étendue de sa curiosité. Qu'il ait écrit « *A la découverte du sixième continent* » ou « *Le guide de la France souterraine* » ne surprendra pas ceux qui savent sa pratique précoce et continue de la spéléologie.

La découverte de peintures rupestres lors de ses expéditions dans les canyons aragonais le conduit à s'intéresser à ce qui devient une nouvelle et durable passion, les pétroglyphes et l'art schématique – qui « *n'est pas l'écriture, mais la page avant l'écriture* » selon la formule de l'Abbé Breuil.

En 2013, il aborde un sujet très éloigné des gouffres, des montagnes et des canyons, avec un livre parfaitement documenté et élégamment illustré, consacré à l'œuvre d'un peintre, et intitulé « *Pablo Tillac, le portraitiste des Basques* ».

Enfin, il faut faire une place à part à « *La guerre de mon père – un photographe des tranchées* », un ouvrage qui révèle sa piété filiale pour un père très admiré, qui, après un passage par le service de santé des armées pendant le premier conflit mondial, devint médecin-chef à l'hôpital de Pau.

C'est ce père, un incontestable anti-conformiste, qui lui a inoculé le virus des Pyrénées Aragonaises. Pour comprendre la part que la figure paternelle a prise dans la construction de sa personnalité, il faut citer un épisode, révélateur de leur complicité, qui se déroule à Alquezar, et que Pierre Minvielle conte dans « *La sierra oubliée* » - livre qui est sans doute, parmi ses innombrables ouvrages, celui qui adopte le ton le plus personnel et qui, par ses qualités littéraires, rattache son auteur à la veine des écrivains-voyageurs.

Nous sommes en 1950, il a 16 ans ; son père lui fait visiter l'église ; ils sortent ; la nuit tombe ; la porte du cloître est ouverte : « *Nous allons bivouaquer dans le cloître - décide l'autorité paternelle* [...] *Nuit mémorable,*

on l'imagine, insolite et toute de poésie. Le cri des hirondelles avait peuplé le crépuscule. Puis l'ombre s'en vint. Ensuite le silence régna sur l'immobilité du monument. La rumeur du village pourtant tout proche ne parvenait pas jusqu'à nous, ne perçait pas sans doute l'épaisseur des murs... Prosaïques, nous avons disposé notre réchaud à alcool, nos gamelles, nos conserves sur la banquette entre les colonnes du cloître. La toiture de son promenoir encadrait un vaste carré de ciel où nous lisions les constellations... Puis nous nous sommes endormis sur nos sacs de couchage étalés sur les dalles du promenoir, tandis que la lune éclairait d'un nimbe irréel la colonnade silencieuse... Le lendemain matin, ce furent encore les hirondelles qui nous ramenèrent à la réalité ».

Avec un père comme celui-là, comment ne pas avoir le goût de l'aventure ? Comme il le confie – toujours dans « *La sierra oubliée* » - : « *Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ambitionnais d'être explorateur. Parcourir les blancs de la carte à la façon de Livingstone ou de Stanley constituait pour moi « le projet », celui que je formais pour quand je serais grand. Et mon rêve s'est réalisé pour la première fois dans la sierra de Guara* ».

Ce ne sont pas les sources du Nil qu'il atteindra, mais il va contribuer à réduire « les blancs de la carte » qui subsistaient encore, au milieu du XXe siècle, au sud des Pyrénées.

Pour mesurer la portée de sa contribution à « l'invention » de cette destination, il faut rappeler qu'en 1950, la sierra de Guara jouissait du prestige qu'ont les terres mal connues, même si, un siècle plus tôt, Alphonse Lequeutre avait entrevu ses splendeurs, et Lucien Briet, le plus aragonais des pyrénéistes français, avait, en 1906, très partiellement reconnu ces lieux retirés.

Pierre Minvielle se consacre dans un premier temps à explorer la totalité du *barranco de Mascun*. Ce canyon et son paysage tourmenté l'ont profondément marqué lors de l'expédition familiale conduite par son père, au point de l'inciter à s'avancer plus avant dans une contrée dont le relief se compose de formes spectaculaires et parfois inquiétantes - les Arabes l'avaient d'ailleurs dénommé « la demeure des sorcières » (ce que signifie le terme arabe « Maskrum », dont le toponyme « Mascum » est une évidente déformation).

Plus tard, il explore le *barranco de Lecina* jusqu'à la source du rio Vero, découvrant au passage, dans la Gorge des Grottes, de nombreuses peintures rupestres qui vaudront au bassin supérieur du rio Vero d'être inscrit par l'UNESCO au Patrimoine mondial de l'Humanité.

Bien sûr, pour l'explorateur, il y a la topographie à préciser, les cours d'eau à remonter, le relief à vaincre, les paysages à admirer, et à décrire « *l'immensité sauvages des horizons » : « Vers la plaine de l'Ebre, le panorama est sans limite ; sur les crêtes, les plateaux désertiques et silencieux ; les gorges d'une profondeur incroyable ; les terroirs complètement oubliés avec le quadrillage de leurs murettes en pierre sèche...* ».

« *Les terroirs complètement oubliés* » : en effet, ce qui, chez Pierre Minvielle, suscite une vraie passion, autant que le plaisir de découvrir, c'est la plongée dans une contrée hors du temps ; il observe que dans les villages, « *le promeneur ne rencontre plus un seul élément qui le rattache à son siècle {...] dans nombre de ces pueblos aujourd'hui désertés, la vie semble figée par quelque cataclysme. La difficulté des communications a préservé sans altérations des formes d'existence, d'habitat, d'outillage dont certains remontent à plusieurs millénaires* ».

Il est clair que les hommes l'intéressent autant que la nature. Il manifeste à leur encontre une curiosité affectueuse. Certaines scènes de la vie quotidienne qu'il décrit, semblent tout droit tirées de Garcia Marquès. Ainsi celle qui se passe à Rodellar, le village où ils ont établi leur « camp de base ». Nous sommes la veille de Pâques : « *un coiffeur était monté d'Abiego avec sa pétrolette et tenait salon en plein air, dans la rue principale, devant le bureau de poste. Les hommes attendaient leur tour assis sur des chaises. Une feuille de journal percée d'un trou leur servait de collerette et de serviette. Et leurs têtes qui dépassaient des journaux faisaient penser à quelque jeu de massacre* ». Il est sensible, surtout, à l'extraordinaire chaleur humaine qui règne dans ces communautés, en particulier à leur sens aigu de l'hospitalité : attardé un soir dans la sierra, et devant la demander, il se voit offrir un bon lit ; le lendemain, il se rend compte que c'est le seul de la maison, que ses hôtes le lui ont laissé et sont allés coucher dans la paille...

« *Ici, au fond du canyon, pour nous, c'est l'Eden, l'oubli, ou plutôt le rêve d'un lieu idéal, un isolat où se perpétuaient pour nous les grandes lignes du passé et la sérénité qui l'accompagnait* ».

Ce qui fait à ses yeux l'attrait de cette contrée nous révèle l'une des clés de sa personnalité : « *Pourquoi étions-nous ici ? Officiellement pour trouver les véritables sources du rio Vero. Mais ce n'était qu'un prétexte. Tout au fond de moi, je savais bien que ma démarche était différente. Le goût de l'aventure, la soif de découvertes masquaient à ma pensée un certain rejet du monde moderne qui m'habitait, depuis que j'étais conscient, le monde du*

fric, celui d'une société dépourvue d'idéal. A travers leur authenticité, ces sierras avaient le pouvoir de mettre en évidence l'essentiel »

En effet, si l'exploration touche à l'essentiel, c'est parce que c'est une épreuve dont on ne sort pas indemne ; Pierre Minvielle lui restitue toute sa dimension initiatique : « *Il me semble que je progressais vers une connaissance améliorée de moi-même* ». L'exploration offre une occasion exceptionnelle de progresser dans la construction et la connaissance de soi ; s'il parle d'ailleurs de la sierra de Guara comme d'« *un paysage dévastateur de l'âme* », c'est bien parce que cette expérience décape l'homme de la gangue des facilités matérielles comme du confort intellectuel.

Ému par l'effet destructeur de l'exode rural sur cette société ancestrale et jusque là immobile, il lui semble, un moment, de sa responsabilité de tenter d'amorcer un flux touristique, avec les moyens qui étaient les siens, les livres, articles, conférences. Il ne cesse « *de répéter aux habitants que leur terroir valait de l'or, que le tourisme viendrait qui transformerait leurs vies* ». Mais, en même temps, il se rend bien compte qu'en dépit des meilleures intentions qui l'animent, il ne pourra « *éviter de contribuer à transformer un terroir d'exception en gymnase ou en terrain de jeu* ».

Dans cette rapide évocation de mon prédécesseur, j'ai choisi de privilégier une des facettes de cet homme aux curiosités multiples, en traçant, à grands traits, son portrait en explorateur.

J'ai pris aussi un parti, celui de citer des extraits de ceux de ses ouvrage dans lesquels il nous en a dit le plus sur lui-même. J'ai voulu ainsi donner à entendre la voix de Pierre Minvielle, le contenu de son propos, la nature de ses préoccupations, mais aussi restituer ce que chaque voix a en propre, sa tonalité, car celle-ci en dit toujours beaucoup sur la personnalité.

Celle de Pierre Minvielle était complexe – j'ai essayé d'en rendre compte. Elle était aussi affirmée.

C'est dire que, comme tout homme de caractère, il ne s'était pas fait que des amis.

Ceci explique sans doute que, si vous avez fait un excellent choix en l'accueillant parmi vous, cette élection survint, somme toute, assez tard.

Et si la « marguerite » de l'Académie lui fut bien remise, conformément à la volonté qu'il avait exprimé peu avant sa mort, elle le fut à titre posthume.

En déposant cet insigne sur son cercueil, notre président accomplit ce geste de respect confraternel, s'acquittant de ce devoir de mémoire auquel vous êtes attachés.

Et à ce devoir de mémoire, je suis heureux d'avoir, aujourd'hui, pris la part qui me revenait.